

## **Du réel et de l'emblématique : à propos de *La Maison de lumière* de Nourredine Saadi**

Événement pour les Algérois que nous sommes et particulièrement les universitaires (étudiants ou enseignants) des années 68 à 92... que la parution du second roman de Nourredine Saadi. Les avis avaient été partagés sur le premier. Ils semblent plus unanimes pour le second. *La Maison de lumière* (Albin Michel, 2000) : quel beau titre et quel beau présage pour ce siècle qui s'achève en renaissant!

Le titre a tout de suite appelé en moi la trace de l'aîné incontestable :

*" En arrivant devant la Maison de la Lumière, on commence à gravir des pentes rocailleuses battues par les vents. Le pied bute et glisse sur une végétation ligneuse de diss et de lentisques... Voici le rude chemin qu'empruntent les Beni Ournid et leurs petits ânes, le rempart méridional de Mansourah dont il ne subsiste que quelques pans de tours".*

On aura reconnu, bien sûr, le début du célèbre prologue de *L'Incendie*.

Mais revenons à *La Maison de Lumière* de Nourredine Saadi : "Dès leurs premiers jeux, leurs yeux s'habituent aux lignes harmonieuses de la Maison, toujours blanche, éternellement chaulée, que les navigateurs et les pêcheurs utilisent d'ailleurs comme repère pour rejoindre le rivage. Longtemps elle a figuré sur les portulans sous le signe d'un phare que les Ottomans nommaient *Miroir de la Mer* et que les marins du Nord traduisirent *Miramar*."

Cette fois, c'est du côté de Naguib Mahfouz que ma mémoire de lectrice me sollicite :

*"Enfin Alexandrie !*

*Alexandrie, rosée du matin, duvet de nuages blancs, croisement des rayons lavés à l'eau du ciel, cœur des souvenirs trempés de miel et de larmes.*

*Je me retrouve devant le grand immeuble comme devant un vieux visage gravé dans ma mémoire, je le connais bien mais lui a le regard vague, il me regarde avec indifférence et ne me reconnaît pas. La peinture qui couvre les murs s'est écaillée sous l'effet de l'humidité. L'immeuble surplombe une langue de terre bordée de palmiers et de dattiers qui s'avance profondément dans la Méditerranée (...)*

*- C'est bien la pension Miramar ?"*

Nous sommes, cette fois, au début du roman présenté comme le seul roman méditerranéen du romancier égyptien, *Miramar*.

Loin de moi l'idée, en ouvrant ma lecture par ces rappels, de songer, un instant, à une quelconque reprise consciente ou inconsciente. Non, il est des rencontres en littérature qui sont des connivences parce que les créateurs partagent la même atmosphère, parlent d'environnements semblables ou proches, ont en commun un langage qui interdit de s'étonner de leur rencontre et qui, au contraire, installe une convivialité entre le lecteur et l'écriture nouvelle qu'il découvre.

Cette connivence que l'on retrouve à chaque page dans le roman de Nono (comment l'appeler autrement malgré tout ce qu'il dira à ce sujet dans l'entretien...) a été, je dois le dire, un de mes grands plaisirs de lecture. J'entrais chez moi, j'étais dans des mots familiers, sur un rythme nouveau. Comment ne pas sourire lorsqu'apparaît le nom de l'architecte, Dani Martinass et ne pas repenser aussitôt aux peintures écrites de Denis Martinez dans *C'est peut-être comme ça ?* ou dans *Où est passé le grand troupeau ?*, création qui reste une des grandes réussites de l'interrogation de notre mémoire ? Comment ne pas penser à *Désert* de Le Clézio lorsqu'on lit à la p.24 :

"Ils venaient du désert, nés du néant qui ne connaît pas de chemin, et ils marchaient, marchaient depuis la première aube du départ, la fatigue et la faim leur servant d'ombre, la soif les taraudant, ils avaient franchi les premiers monts au crâne chenu, descendu les vallées de pierres, retrouvé les traces des prédécesseurs qui les aimantaient vers la Ville des Villes.

Ils emportaient dans leurs yeux les regards de leurs femmes noués de désespoir d'être confiées aux plus vieux sous leurs tentes ouvertes à la lumière brûlante et au vent..."

Comment ne pas reconnaître le "Galoufa" du *Premier Homme* (p.132) poursuivi par les gamins du quartier dans le Galoufa de *La Maison de lumière* (p.194) que, cette fois, les gamins aident au lieu de le martyriser ... ? Comment ne pas penser au Slimane du *Maboul* de Jean Pélégri, au narrateur de *L'Honneur de la tribu* de Rachid Mimouni à l'écoute de la voix de Marabout et de son fils ?

Comment ne pas penser aux photos de Marc Garanger, *Algériennes 1960*, et ne pas mettre en parallèle les textes écrits par Leïla Sebbar et la page que leur consacre Nourredine (p.223)?

Je ne parle pas ici de reprises plus ou moins élégantes et retravaillées mais encore une fois de connivences. Je lis *La Maison de lumière* comme le roman des complicités retrouvées, de l'écriture d'un seul qui, de page en page, me reconduit vers les autres. Sorte de *halqa* où d'épaule en épaule, de mouvements rythmés en rythmes du corps se tisse la solidarité complice des participants. D'autres lecteurs retrouveraient sûrement d'autres télescopages à la faveur de leurs propres lectures et ne seront pas convaincus par les miens. L'auteur lui-même, dans l'entretien qui suit, soulignera ces rencontres. En ce sens, ce roman d'un individu est bien celui d'une génération qui a privilégié les "collectifs" ...

Mais c'est à plus d'une génération que N.Saadi s'adresse car, en suivant les occupants de la Maison, de la période ottomane à 1992, il offre un parcours alerte dans l'histoire contemporaine de l'Algérie.

Passionnée de romans historiques, j'ai lu celui-ci, d'abord, comme tel. Heureuse de voir la littérature algérienne s'enrichir dans ce genre peu fréquenté. L'écrivain qui choisit cette écriture, construit une œuvre de fiction qui prend ses racines dans le passé attesté, conservé dans différents documents, présents dans la mémoire collective. Il reconstitue une réalité disparue non pour le plaisir du bel objet de musée mais pour dire quelque chose aux femmes et hommes du présent que nous vivons. Dans le roman historique - et particulièrement le roman historique contemporain - le désir de mémoire est au cœur de l'entreprise, c'est-à-dire une volonté de revisiter le passé tout en mettant en lumière les correspondances entre ces moments plus ou moins distants et le présent. Nono fait un choix particulièrement judicieux en prenant la Maison comme personnage central. Il crée ce lieu de mémoire, dépassant la réalité qui y est vécue - nous y reviendrons plus loin - et nous oblige ou nous invite à "la" lire comme emblème d'une Algérie qui aurait été possible et qui ne l'a pas été.

A propos du premier rapport rendu par la commission sud-africaine, *Vérité et réconciliation*, André Brink a publié dans *Le Monde* du 14 novembre 1998, un article intitulé : "Brûlante vérité sud-africaine". Il y dit, en particulier, que par le travail de cette commission se perçoit "une nouvelle avancée de (son) pays dans sa remontée hors de son antique et obscure caverne vers ce moment où, selon la formule de Platon, nous pourrions regarder en face l'œil de feu du soleil." Cette remontée vers le passé, loin d'être une fuite est la restitution d' "un présent (qui) vit en nous comme les fibres, les os et le sang qui nous constituent, comme les gènes qui dessinent les paramètres de notre possible."

Il me semble qu'avec modestie et efficacité, Nourredine Saadi participe à une démarche semblable. Dans un article récent, "Ecriture de l'urgence - urgence du lien social", Roselyne Baffet avance que, selon elle, le message essentiel de nombreuses fictions algériennes récentes est : "Approprie-toi le message de tes ancêtres", et elle déclare plus précisément : "fonctionnant comme une mise en garde, se manifeste de façon récurrente l'évocation de la répétition tragique du passé-impensé." Mais ici, le "passé-impensé" est vraiment re-visité. L'écrivain ne parle de retour vers les archives ou les documents d'époque qu'à propos de la période ottomane et de sa lecture de *Venture de Paradis* ou pour les émeutes anti-juives de la fin du XIX<sup>e</sup>s. Soit. Puisqu'il l'a dit lui-même lors de la rencontre à la librairie Privat, rue Saint-Sulpice, le 28 janvier. Des travaux plus fouillés que cet article de présentation reviendront sur le rapport de la fiction au document : et en particulier, le fait que la mémoire personnelle du romancier tisse entre les lignes un véritable document des années de la post-indépendance, comme il l'avait déjà fait pour *Dieu-le-Fit*.

La Maison est donc le lieu emblématique de la mémoire, lieu emblématique d'une Algérie qui aurait été possible si, au lieu de se succéder ou de se juxtaposer, ses différentes composantes avaient fusionné.

Et toujours attirée par le rapport de l'écriture littéraire au réel et sachant que le modèle de cette maison existait - le romancier ne le cache pas ni dans les rencontres, ni dans l'exergue du récit -, j'ai souhaité que celle qui l'a occupée longtemps m'en parle pour les lecteurs d'*Algérie Littérature/Action*.

Ingrid souligne d'abord son originalité, en quoi elle est "intéressante" : "On voit d'emblée que la maison est turque, autour du patio. Mais en levant les yeux, on découvre la partie européenne de la maison construite, sans doute à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par les Schebat, cette famille juive qui nous a précédés. C'est une maison qui gênait les puristes parce qu'elle était en deux morceaux et qu'en plus, la partie turque avait été rendue habitable avec des aménagements comme l'ajout de fenêtres et de portes à l'européenne. A une époque, un architecte était venu la visiter pour la louer et il m'a dit : "Moi je veux bien habiter cette maison à condition de la transformer et de la rendre à sa pureté originelle." Et je n'ai pas voulu car ce "retour à la pureté" m'apparaissait comme un contresens. Parce qu'une sorte d'harmonie s'était créée entre les parties européennes et la partie ancienne, turque. Les puristes pouvaient la ressentir comme bâtarde mais nous, non. Elle était une histoire à elle seule. Elle était agréable à vivre, on ne s'y sentait jamais enfermé car il y a des ouvertures nombreuses sur l'extérieur. Cette maison, nous, on l'aimait vieillie, un peu abîmée. C'est une approche charnelle des objets et des choses. Ce contact-là avec la maison, Denis Martinez l'avait très bien. Il sentait l'histoire de la maison dans toutes ses traces, son côté un peu bancal, la douceur et l'arrondi des murs qui refusaient les angles droits..." Ingrid raconte alors comment elle est devenue celle de sa famille : "Mon grand père l'a découverte en marchant dans la colline. C'était un grand marcheur. En 1931, il est tombé sur cette maison, il s'en est approché : elle était ouverte, il est rentré et l'a visitée sans que personne ne l'empêche de le faire car elle était vide à ce moment-là. Quand il est sorti, il était amoureux d'elle ! Il a cherché les propriétaires et a fini par les trouver. Il y avait une histoire d'héritage mais il a pu l'acheter à la famille Schebat. Quand il a voulu la montrer à sa femme, elle était, ce jour-là, pleine de monde : un banquet se déroulait pour fêter la vente. Toute la famille Schebat était là au grand complet !"

Ingrid et Michel y ont vécu jusqu'en 1990 alors qu'ils sentaient le regard des gens du quartier changer car, depuis bien longtemps, ils y étaient les seuls "étrangers" : "C'était une maison intéressante aussi, poursuit Ingrid parce qu'elle n'était pas du tout dans un quartier résidentiel. Elle était très à l'écart. En bas, sur le front de mer, il y avait toutes les maisons des petits blancs d'autrefois... On l'appelait "le château" ou "la maison du général".

Comment résister à la question de la réception qui a été la leur du roman de leur ami, Nourredine Saadi ?

"Moi, dit Ingrid, ce roman m'émeut énormément parce que tout d'un coup ce que j'ai raconté se retrouve, en partie, dans un objet qui est un roman, un beau roman, où je retrouve des personnages, par exemple Marabout. Lui avait perdu un bras en creusant le métro, mon grand-père avait perdu un bras à la guerre. Une complicité

les liait : complicité de manchots ? Comme elle se passait ? Je n'en sais rien. Très souvent, je les ai vus parler ensemble, discuter de ce qui se passait. Marabout était très proche, il faisait partie de notre vie."

"La part d'invention, c'est l'Histoire qui pénètre dans ce quartier. Nono s'est emparé de ce quartier et il y a fait rentrer l'histoire de l'Algérie et ça, c'est une très bonne idée. Je trouve qu'il a eu raison d'investir ces lieux-là ainsi. Ces lieux portaient en germe toute cette histoire". "-Tu sais, interrompt Michel, il y avait encore les inscriptions de la guerre de libération : FLN et OAS ; et, plus tard, FIS. Ce sont vraiment des murs-palimpsestes !" Il ajoute : "Moi j'ai été gêné qu'il reste sur les deux registres, historique et symbolique. Les noms, par exemple, sont surinvestis. Cette gêne vient, sans doute, de ce que je suis, de ce que nous sommes impliqués. Mais j'ai trouvé formidable cette prise en charge historique du quartier. Et puis il y a une deuxième chose que j'ai beaucoup aimée, c'est l'histoire de Nono, ce que l'on sent de sa vie personnelle, de la vie des jeunes Algériens de cette époque, son enfance, son adolescence, sa militance. C'est une partie qu'on a connue, qu'on a suivie de près. C'est une période forte pour nous. C'est bien raconté parce que Nono l'a vécu et le rapporte comme "Rabah"..."

"Oui, poursuit Ingrid, cela m'émeut mais, en même temps, cela me gêne d'être à cette place-là comme si c'était à la fois trop près et trop différent. Je me reconnais très peu dans Blanche, sans doute parce que ce n'est pas vraiment moi... Il y a des détails mais, par exemple, je ne suis pas revenue dix après l'indépendance mais six mois après..."

Il y avait des nids d'hirondelles partout... moi, je l'aurais appelé La Maison des hirondelles... Mais finalement *La Maison de lumière* lui va aussi parce qu'il y avait de la lumière partout... Ce que je peux dire, c'est que la maison où j'ai vécu n'est sans doute pas celle du roman : la mienne est intouchable. Elle est à l'intérieur de moi."

Avant de laisser la parole au romancier, une dernière réaction, écrite par l'une de ses lectrices, Josette Teissier Boumedine :

"Mais je la connais cette Maison..." Combien de gens vont se dire la même chose en lisant ton livre... Une page s'ouvre, et la mémoire s'illumine : "Mais oui ! là, souviens-toi !"

62-63, que sais-je ? Dans le chassé-croisé sur cette Méditerranée, les uns allaient, les autres venaient, émerveillés, éblouis de lumière, ils refaisaient le monde sur la terrasse de Miramar.

1991-1992. J'y suis retournée pour y parler de "fin de monde", de notre monde... On n'a pas pris le chemin secret qui mène à la Mer. Mais on a fermé la porte...

Aujourd'hui Nono, j'ai comme l'impression que tu en ouvres une autre... Merci ! Je t'embrasse."

ENTRETIEN AVEC N.SAADI

Christiane et Tayeb Achour

**Q - Nous voudrions repartir de la citation d'Italo Calvino que tu mets en exergue de ton premier roman : "Durant les périodes d'oppression, l'écrivain qui veut donner une forme claire à sa pensée l'exprime au moyen de fables." A lire ton roman, il semble qu'elle soit toujours valable, n'est-ce pas ? Et cela induit la question de ta venue relativement tardive à l'écriture littéraire et des conditions de cette venue. Avant de parler du roman proprement-dit, ce serait important de parler un peu de tout cela.**

N.S.- Pour dire les choses un peu rapidement, - très souvent on reconstitue la manière dont on les a vécues... - dès mon jeune âge, j'ai écrit, comme chacun le fait, bien sûr...des petits poèmes d'amour et de sentiment qui accompagnent l'adolescence. Mais bien plus que cela, j'ai été littéraire plutôt que juriste. En réalité, je n'ai été faire du droit que pour faire plaisir à papa. Quand on vient d'une famille de commerçants qui n'ont rien à voir avec les Lettres en général, le père rêve que son fils soit un jour médecin ou avocat, surtout dans ces couches sociales.

J'ai toujours été plus tourné vers les Lettres et j'ai fréquenté la fac de lettres plus que la fac.de droit. J'ai eu un rapport précoce et intime à la littérature. Mais, comme toute ma génération, j'ai été happé par l'action politique. Elle a fonctionné comme un rapport à la société qui t'entraîne dans le quotidien : pour autant que je me souviens, depuis l'âge de dix neuf ans, j'ai toujours été militant de quelque chose, l'UNEA, le syndicat... ce qui m'a effectivement permis d'apprendre beaucoup de choses... un rapport à ce qui est la profondeur d'une société. En même temps, cela se faisait avec une espèce de frustration, comme un rêve inassouvi de n'avoir pas écrit.

J'avais un rêve d'écriture, c'est vrai. Pourquoi s'est-il accompli ? Le passage à l'acte? D'abord par un dérivatif assez étonnant - c'est maintenant que j'analyse les choses ainsi -, c'était la correspondance. J'ai toujours été un épistolier. Ce n'était pas pour moi un acte de communication, une relation d'information, mais un acte d'échange émotionnel avec un certain nombre de personnes. J'ai toute une correspondance ainsi. Et puis, j'ai tenu un journal. J'ai envie de le faire paraître, non pour sa qualité littéraire mais pour tous les événements qu'il contient plus tard, comme les cailloux du petit poucet... Je ne voudrais pas avoir à trop le triturer parce que réécrire ne me paraîtrait pas honnête vis-à-vis de moi-même.

J'ai écrit une première nouvelle qui a paru après le choc d'octobre 88 dans *Méditerranéennes*, *Supplique pour une panne d'électricité dans la cave des suppliciés*. Une nouvelle écrite dans la brutalité de l'émotion d'alors. En l'écrivant, je me suis aperçu que je parlais du choc précédent vécu par notre génération, celui de la torture, choc qui a entraîné tout ce mouvement. Il y avait une part qui venait à mon insu de ce dont je n'avais jamais parlé puisque j'avais fréquenté moi-même, quinze ans auparavant, le commissariat central, la prison de Blida... Comme si l'envie de dire sa subjectivité surgissait. Auparavant, en 1986, j'avais éprouvé un autre choc en regardant au bas de mon logement d'alors, derrière Les Sources, les bidonvilles qui ont été vidés. Je regardais et c'était comme une espèce d'impuissance politique au sens où je me disais : "On a tout fait pour transformer le pays, on a fait de la haute politique, on a pensé, pensé et, devant ce phénomène,

tout le monde se couche!"... Moi, y compris, bien sûr ! Ce sont des émotions fortes qui, je crois, m'ont marqué...

Et après évidemment... je ne sais pas s'il faut appeler cela l'exil... le départ. Avec ce départ, j'ai fait une dépression blanche. C'est-à-dire que je travaillais : j'avais un poste et il fallait assumer une fac de droit en France, il fallait se remettre à faire du droit français. Et, en même temps, j'étais tout à fait ailleurs. Comme si j'étais à l'usine : travailler, assumer, nourrir les gosses, dans le froid du Nord, ce qui compte beaucoup. Et donc j'ai eu envie d'écrire et *Dieu-le-Fit*, - que j'avais entamé à Alger -, est né à partir de l'histoire de l'exode des gens des bidonvilles auquel je substituais une part de ce qui serait ma biographie et celle de beaucoup d'autres... Partir...

**Q- Le parallèle ne te conviendra pas peut-être mais, en t'entendant, on peut penser à Mostefa Lacheraf qui avait écrit des poèmes, commencé un roman qu'il laissa toujours inachevé parce qu'il a été happé par le militantisme...**

R- Ah! mais le parallèle ne me froisse pas. J'allais dire, il m'honore...Non, mais je veux dire qu'on touche là quelque chose de très juste. Ainsi Bachir Hadj Ali aurait pu être un très grand écrivain et ses meilleurs poèmes ont été écrits quand il a été libéré d'une action politique très prenante, qu'il a pu réfléchir sur l'acte poétique. C'est sa plus belle poésie... Qu'il y ait eu des écrivains rentrés, que l'action politique a empêché de se réaliser, je crois que c'est vrai. Lacheraf en est l'exemple. Il y en a d'autres...

**Q- On sent dans notre littérature algérienne énormément de tensions. Celui ou celle qui écrit - qu'on pense aux *Amants de Shahrazade* de Salima Ghezali - est tiraillé entre le vrai roman et le témoignage. Les écrivains algériens n'ont pas la paix, au sens courant du terme. C'est-à-dire que chaque fois qu'ils veulent se plonger dans la création, il y a l'actualité qui les oblige à être sur le terrain et qui musèle en quelque sorte cette liberté essentielle pour l'écrivain d'aller complètement dans son imaginaire.**

R- C'est évident. C'est une remarque qui est tout à la fois sociologiquement vraie au sens où cela touche toute une génération dans cette société et une remarque qui me paraît pertinente du point de vue des textes eux-mêmes. Les textes sont souvent bridés par la peur de lâcher le réel.

**Q- On peut pousser dans cette direction...Chez toi, il y a, à notre sens, un bond qualitatif du premier au second roman - même si tu aimes beaucoup ton premier roman... - Tout se joue entre la part du symbolique et celle du référentiel. C'est une négociation que ton écriture cherche. Dans *La Maison de Lumière*, du côté du symbolique, on peut voir le miroir, le lit, le palmier, les hirondelles, la sépulture... Du côté du référentiel, tout ce qui est documentation historique. C'est important d'en parler pour qu'on comprenne ce qu'est la littérature, le roman en particulier... une négociation entre ces deux pôles.**

R- C'est d'autant plus important que ce sont deux parts intimes de moi-même et qui relèvent d'éléments autobiographiques.

J'ai grandi dans un univers d'enfance qui est un peu ce que j'appellerais "une Grenade mythique dégradée"... le mythe de Grenade. Je ne suis né ni dans la ville européenne, ni à la campagne, coupée de ce qui est mythiquement la ville européenne. Je suis né à Constantine où plus qu'ailleurs, quand on situe les rapports colonisateurs/colonisés comme étant des lignes de fracture, se ressentaient la proximité et la distance. Constantine, il faut le rappeler, c'est important, était une ville de 120.000 habitants où il y avait 40.000 juifs, 40.000 musulmans et 40.000 que l'on appelait les Français. Je suis né dans un quartier où le mélange des parlers, le mélange des religions était dans une telle imbrication que cela provoquait, constamment et simultanément, l'amour et la haine. Une "guerre des boutons", une "guerre de religions" et tout un mixage du quelque chose qui serait possible et qui ne l'a jamais été. Au milieu, il y avait Dieu et chacun avait le sien. J'en fais d'ailleurs un texte pour Guy Hennebelle pour son prochain numéro. On allait voler les dragées quand il y avait les communions à la cathédrale ; on suivait la procession des rouleaux de la Torah car c'était la seule ville d'Algérie où cela se faisait, on allait à l'école coranique. Je suis issu d'une famille très traditionnelle où le français ne rentrait pas. Lorsque je raconte dans *Dieu-le-Fit* toute ce rapport au dictionnaire *Paul Robert* et à Paul Robert lui-même, c'est vraiment cela ...- on voudrait être cru parfois ! - mon premier prix a été *Le Petit Robert*. Et l'introduction de la langue française s'est faite ainsi.

Et, en même temps, sur le plan symbolique. Celui-ci a toujours accompagné beaucoup de choses liées au "trou" laissé par Dieu au sens où Dieu était tout autour... On a toujours eu le symbolique à fleur de ville. Et le référentiel comme la réalité. Le symbolique était l'expression qu'on essayait de donner au référentiel par l'imaginaire.

Toute la symbolique islamique qui est souvent reprise à mon insu dans le travail littéraire, c'est quelque chose qui m'a constamment habité même dans l'absence de la foi. J'ai un rapport plastique à la réalité. Le réel référentiel est, pour moi, très plastique, j'en connais les mouvances et il me permet de mettre les pieds sur terre. Le symbolique, c'est ce qui permet d'approcher la signification cachée des choses. Evidemment, cela traverse l'écriture. L'articulation est plus tendue dans *Dieu-le-Fit*, c'est trop serré. C'est la peur, être effrayé de se lire... Elle est plus détendue dans *La Maison de Lumière*.

Du point de vue du travail littéraire, le symbolique et le réel référentiel sont la façon de construire une narration au sens où le second serait de l'ordre de la trame alors que le premier serait de l'ordre des fils, du tissage, de l'amplification par les couleurs et les lignes.

**Q - On pourrait revenir sur la question du roman historique. Les écrivains n'ont pas ce souci de classement. Mais pour les critiques, cela permet de dépasser les œuvres individuelles pour cerner des courants, des dominantes. Dans la littérature algérienne, l'Histoire, l'actualité est toujours présente mais il y a peu de réflexion sur l'Histoire. C'est dans ce sens qu'on peut**



**classer *La Maison de Lumière* dans le courant du roman historique contemporain. En règle générale, si on se retourne sur le passé, c'est assez superficiellement pour en faire un "argument" monolithique de glorification du présent ou de son contraire. Ce n'est pas pour visiter la mémoire à partir du réveil de l'Histoire. Pas vraiment d'Histoire à distance ni en profondeur.**

R - De ce point de vue là, je serais personnellement tout à fait d'accord. La conception classique que l'on se fait du roman historique ne correspond pas à mon roman. En revanche, il y a tous les éléments du roman historique ; mais le rapport à l'Histoire est présentifié par la mémoire, c'est-à-dire que c'est la mémoire qui fonctionne en lieu et place des éléments de l'Histoire qui, eux, sont présents comme étant le référentiel et la mémoire peut être alors de l'ordre de l'imaginaire, du subjectif, du vécu des personnages.

**Q- Pour cette raison, il serait peut-être alors préférable de parler de "fresque" au sens pictural du terme plutôt que de roman historique, comme on met des touches... et cela éclairerait sur le rapport au document. On pourrait aussi parler de "Saga" si le terme ne renvoyait pas aux histoires successives d'une même famille. Si on faisait une transposition, en utilisant le terme de saga, il faudrait considérer la maison comme l'ancêtre inamovible ?...**

**On pourrait aussi revenir sur les noms à la p.14, ton personnage de narrateur dit : "On s'habitue toujours à son nom ; c'est comme une verrue sur un visage, mon fils". On peut se demander si le lecteur s'habitue aux noms du roman, comment il les perçoit. Cette question ne peut pas ne pas être posée et elle t'était déjà posée par *Algérie Littérature/Action* lors de la sortie de ton premier roman (p.133). Peut-on y revenir ? D'abord revenir sur l'idée de blancheur qui est insistante : Bayda dans *Dieu-le-Fit*, Blanche et Albin ici. Le nom de Marabout qui peut plaire ou irriter ; le nom de la famille juive, les Schebat, celui de Dani Martinass... La série des noms de tribus qui semblent venir du document : on pense au *Miroir* de Hamdan Khodja. On pourrait partir du plus symbolique et venir aux noms plus nettement marqués par le réel.**

R - D'abord je dois dire que je peux me reconnaître dans la démarche de Khatibi, *La blessure du nom propre*. J'ai toujours vécu la question de mon nom comme problématique pour une raison très simple. Personne ne sait que je m'appelle Rabah et que, dans le roman familial, c'est mon père qui m'a nommé ainsi à l'état civil, d'un nom qui est resté muet ; et j'ai un nom de la parole, celui que tout le monde connaît, Nourredine, qui ne figure pas à l'état civil mais qui m'a été donné par ma mère. Tout un symbole ! Très tôt, dans nos quartiers, on vous appelle par un nom coupé ou un sobriquet, dès l'âge de 2-3 ans, j'étais "Nono". La résonance étrange de ce diminutif ne te vient qu'à la fin de l'adolescence. Je me suis fait appeler une fois dans un colloque : "Professeur Nono Saadi" et j'ai rougi comme un gosse... c'est un souvenir... après, bien sûr on réagit, on assume par la plaisanterie ! Le nom c'est soi, c'est l'identité, c'est ce qui vous colle au corps et un

personnage, c'est d'abord un nom ; ou alors, comme dans certains nouveaux romans : Personne, quelqu'un, etc...

Au-delà de l'anecdote, les noms dans mes romans sont très élaborés. Dans *Dieu-le-Fit*, j'en parle vite... il ya le mode de nomination populaire au Maghreb : les Lazreg, Lahmar, Lakhdar ; il y a aussi des noms à caractère symbolique : Barqa qui porte le bonheur, Mustaphaïl qui conjoint un Mustapha réel qui aimait... l'ail et une figure de la résistance, Mostefaiï. Ce sont des jeux, clins d'œil, connivences. La signification des noms est toujours emblématique. Autour d'un personnage qui est Blanche, dans *La Maison de Lumière*, j'ai "coloré" tous les autres...

Blanche renvoie à quelque chose qui m'est personnel, que j'ai au fond de moi. C'est un être qui a existé. C'est tout. Une intimité...

Comme dans le roman précédent, dans ce roman, le travail sur les noms porte sur l'emblématique et le symbolique. Elle s'appelle donc Blanche, là où l'autre s'appelait Bayda. Denis Martinez devient Dani Martinass. Le nom Schebat est un nom bien existant. Le chemin de cette maison s'appelle "Chemin Schebat". Mais ce n'est pas pour cette raison que je l'ai conservé. C'est parce que le Schebat, c'est le moment de l'épiphanie pour les juifs et la scène que j'évoque est une scène assez épiphanique. Alors, j'ai gardé le nom pour évoquer la crise d'identité du décret Crémieux.

Marabout... Marabout, moi, j'aime bien ! oui, c'est connoté par l'exotisme... (ce sont les tous petits bonhommes qui se trouvent sur les bouches de métro). Je me dis que parfois on peut reprendre le cliché s'il ne fonctionne pas ainsi dans l'écriture... Il ne faut pas avoir peur des clichés quand on peut les briser. Parfois, la réalité est plus forte que le symbolique. Ainsi, le grand-père, le général, a réellement perdu son bras gauche à la guerre et Marabout a réellement perdu son bras droit en trouant le métro parisien. L'un a une prothèse et l'autre un crochet, c'était la réalité. Mais que cela devienne le symbole de la situation coloniale : ils étaient amis sans pouvoir l'être vraiment, c'est le roman ! Cela me paraissait trop fort pour ne pas être happé, saisi par l'écriture.

**Q- Oui, on peut penser que Marabout, c'est très opportun pour réutiliser la mémoire...**

R- Oui, Marabout, c'est le transmetteur, c'est le griot.

Albin Saint Aubain... C'est vrai, il y a une rue de Douai qui s'appelle ainsi. Qu'importe ! En réalité, Saint Aubain donne une clef (tous les personnages donnent à un moment ou à un autre une clef de leur nom), Aubain parce qu'il est étranger. L'expression désignait au Moyen Âge et jusqu'au XVII<sup>e</sup>., l'étranger qui ne pouvait pas hériter. Et on disait, "c'est une belle aubaine pour le Roi!" Je ne voulais pas que le Général Saint Aubain hérite de quoi que ce soit puisqu'il est à la fin de quelque chose, malgré tout ce qu'il a voulu être ! Il ne pouvait pas rester dans ce pays. Donc l'appeler Aubain, c'était lui donner une signification emblématique de son devenir. Il le dit lui-même : "Saint Etranger".

**Q- Et si on en venait au titre maintenant ? C'est un titre qui fonctionne bien, qui attire, qui pose problème en même temps...**

R- c'est un titre qui fonctionne par une connotation à tiroirs. D'abord, un élément anecdotique... il y a dans "lumière", la signature de mon nom selon une vieille pratique de la poésie populaire, le chanteur dans la qasida donne le nom d'auteur : El Anka le fait, etc... Ce procédé m'avait conduit à penser que je pouvais le faire à mon tour. (On est tous un peu narcissiques...Si, en plus, on cache son narcissisme, c'est encore mieux !) La Maison parce que c'est la Maison avec une majuscule pour en faire un personnage ou, ce que vous disiez tout à l'heure, l'ancêtre de pierre.

Qu'est-ce qu'une maison ? C'est la demeure. *Dar*, en arabe pour dire le nom de famille.

La lumière, c'est-à-dire ce qui a éclairé Alger tout le temps. Les successives occupations qui ont fait Alger. Mais la lumière ne peut exister sans l'ombre (on pourra y revenir à propos de la couverture), c'est pourquoi la famille qui assure la pérennité et la permanence des choses est celle des Ouakli qui est aussi un nom choisi symboliquement puisque Akli signifie à la fois le noir en berbère et aussi l'esclave - pas au sens de rapports esclavagistes mais au sens de celui qui est dépendant de. - J'ai pris cette référence au *Chant d'Akli* de Nabile Farès qui a travaillé sur "l'obscur du nom" après *Nedjma* de Kateb.

Voilà le titre... en dehors du fait que c'est vraiment une maison lumineuse et quand on y vit, quand on est sur une terrasse, la lumière inonde de partout... La lumière céleste...

**Q- Dans un quotidien algérois, *La Tribune* du 10 février 2000, Rachid Ikhlef écrit: "Il paraît que, juchée sur les hauteurs de Miramar, le quartier algérois qui fait face à la mer près de Bologhine, il existe une maison qui aurait servi de modèle à Nourredine Saadi, cette maison aurait appartenu au poète défunt Jean Sénac, lui aussi amoureux fou d'Alger (...) L'auteur du livre a-t-il songé en premier lieu au millénaire de la ville ? On ne le sait pas, mais on ne saurait mieux rendre hommage à une ville..."**

R- Non, ce n'est pas la maison de Sénac. Celle que Sénac a occupée est avant à Pointe-Pescade. Sénac est venu, je crois, dans la maison que j'évoque, par hasard, il y a longtemps. Et on sait qu'au moment de sa mort, il vivait depuis plusieurs années dans ce qu'il appelait sa "cave-vigie", rue Elisée Reclus. La tombe de Sénac, par contre, fait partie du cimetière rêvé dont je parle.

Le millénaire ?! Non. D'abord parce que je trouve ridicule de dater Alger d'un millénaire, qu'il faut rappeler qu'Alger, c'est Icosium et que la façon de dater Alger par le millénaire est une façon de dater par l'exclusion. Oublier qu'Alger a été fondée dans l'Antiquité romaine et berbère n'est pas un oubli innocent. Dans *La Maison de Lumière*, au moment de la construction de la maison, on trouve une pierre fondatrice qui est une pierre romaine avec une inscription latine mais de contenu chrétien (car il y a toute une chrétienté qui a vécu ici), laquelle a été gravée sur une pierre phénicienne. C'est pour bien marquer que la Maison/L'Algérie n'est pas fondée avec la construction de la maison.

**Q- la Maison de Lumière dépasse Alger, c'est toute une symbolique de l'Algérie ?**

R- Absolument, absolument. En tous lieux, je la désirais ainsi...

**Q- Dans le premier entretien d'AL/A, tu déclarais : "C'est l'exigence de la pluralité culturelle de l'Algérie que je défends."**

R- En effet. J'avais pris dans *Dieu-le-Fit* des marques architecturales référentielles pour imbriquer, par l'écriture romanesque, Constantine, Alger et Tlemcen. Parce que, par rapport à la question qui est posée, celle de l'exode rural, ce sont les trois villes - elles ne sont pas les seules, on aurait pu ajouter Blida - qui sont les seules villes au sens citadin du terme de l'Histoire de l'Algérie. Et j'ai grandi dans cette ville où la notion de "beldi" avait une grande importance. Comme Nédroma, Mazouna. Etre "beldi", c'est être dans un lieu immémorial. Les autres ne sont que ceux qui sont venus. Il y a de bonnes choses écrites à ce sujet par G.Grandguillaume dans son livre sur Nédroma.

Ce sont les Andalous... parce que quand ils sont arrivés, ils sont parvenus sur une terre berbère et ils ont été les fondateurs de cités. La coupure se fait et émerge le citadin.

**Q- Une de tes lectrices, qui tenait la librairie dont tu parles à la p.256 avec son mari à Bab-el-Oued, écrit après la lecture de ton roman : "sous un apparent désordre dans la chronologie des choses, des situations, des événements, il y a sous-jacents : regrets et sentiments irrémédiables d'abandon. Et, en même temps, grâce à l'écriture, une page est tournée."**

R- C'est très très beau. C'est non seulement une phrase que je m'approprierais mais à laquelle j'ajouterai en écho la réponse suivante : j'assume que c'est un roman de la nostalgie qui n'a pas eu lieu, un roman de l'enfance, du rêve...

**Q- Oui, tu es parti de Grenade, il ne faut pas l'oublier...C'est très fréquent, cette nostalgie, cette ambiance de Grenade, non pas d'abandon mais plutôt de n'avoir pas atteint quelque chose...**

R - Oui, mais d'une nostalgie qui n'a pas eu lieu, j'y insiste. Ce pour quoi le roman historique ne convient pas tout à fait. C'est un roman historique auquel il faut ajouter une part d'humour parce que cela n'a pas eu lieu. Cela aurait pu avoir lieu. Cela n'a lieu que dans la fiction. C'est cela, la force de la littérature...

**Q- C'est l'enchaînement qui n'a pas eu lieu mais les éléments ont existé...**

R - Et le puzzle historique ne peut être reconstitué que par l'imaginaire. Il y a une semaine, Jean Pélégri m'appelle, après la lecture de mon roman. Après des commentaires émus, il ajoute : "Moi, je n'aime pas ton colonel, c'est le seul personnage que je n'aime pas mais j'aurais aimé être ton Marabout."... Il y a des

choses qui restent, c'est le rapport à l'autre, cette fascination de l'autre. On appartient tous à une Algérie mentale. C'est tout. On en pleure ou pas. Lis ce que Pélégri écrit sur ce livre : "On comprend à partir de là que l'Algérie ait quelque difficulté à trouver son unité - et la douleur qu'il y a à devoir la quitter. Comme tu le dis si bien, "ce sont les tombes qui écrivent l'histoire". J'aime ce rapport entre les sept tombes de ce cimetière-jardin car elles sont l'éternité, avec tous ceux qui "passent" : occupants, colonisateurs, Maîtres de l'Heure et j'ai tenu à ce que Blanche, "l'Etrangère", soit enterrée là pour dire qu'au-delà de l'Histoire, les tombes sont les mémoires de tous ceux qui ont habité et aimé cette terre...

Le "dernier" mot à Jean Pélégri :

Paris, le 2 février 00

*Cher Nono,*

*J'ai lu, page par page, et avec un plaisir croissant, ta Maison de Lumière. J'en suis tout ébloui. Tu as écrit un livre superbe. Un livre qui nous présente l'Algérie dans toutes ses époques et dans toutes ses diversités. La belle demeure, le jardin, la mer, mais aussi la misère, l'errance, l'humiliation. Je craignais au départ que cette Maison soit une simple astuce, mais, tout au contraire, c'est elle qui donne à ton texte référence et unité. C'est l'axe autour duquel tout tourne : les époques, les personnages, et en redoutable Clio, l'Histoire. L'histoire qui a vu passer Phéniciens, Romains, Arabes, Turcs, Français...*

*L'autre réussite, contrairement à l'académisme, c'est la variété des tons, des langages, et la façon dont tu manipules le temps des verbes. Il y a aussi l'alternance des bidonvilles et de la Demeure avec ses arbres. Une dévotion pour les arbres qui m'a rappelé l'obsession de mon père à leur sujet. Selon lui certains d'entre eux étaient appelés à survivre, centenaires, aux successifs envahisseurs. Il a également connu l'auréole qui entourait les sourciers. "Tu trouves l'eau, monsieur Michel, Dieu te protège."*

*Le plus saisissant, c'est la diversité et la précision des détails : arbres fertiles, vocabulaire architectural, importance des métiers artisanaux, diversité, selon les régions, des vocables algériens qui s'ajoutent aux mots et intonations venant du pourtour de la Méditerranée. Tu manipules tout ça comme si tu étais plus que centenaire et de tous les pays. C'est vertigineux.*

*Il y a aussi des mots et des noms que j'avais plus ou moins oubliés et qui, grâce à toi, ressortent des ténèbres : typhus, Max Régis, Violette, Crémieux, moustiques, chacal, sauterelles, Boulitique, Vidal et Manegat, Miramar... Et en contrepoint l'humour populaire avec son ironie, ses bravades et ses proverbes.*

*Tout semble pris sur le vif et on est séduit par la précision des mots mais aussi par leur sensualité.*

*On comprend à partir de là que l'Algérie ait quelque difficulté à trouver son unité - et la douleur qu'il y a à devoir la quitter. Comme tu le dis si bien : "Ce sont les tombes qui écrivent l'histoire."*

*Un grand livre -un très grand livre à la fois roman, histoire et bréviaire. C'est éblouissant.*